

5014824



ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 1 an 5 Centimes PUBLIOTE Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger

Dimanche prochain

NOUS PUBLIERONS UN NOUVEAU FEUILLETON LE CRIME DE L'Impasse Roussin PAR Delphi Fabrice

Le titre de cette œuvre poignante dit suffisamment de quelle sensationnelle affaire l'éminent écrivain s'est inspiré pour que nous n'y insistions pas davantage.

LA QUESTION DE LA MARINE

LE RAPPORT MICHEL

C'est aujourd'hui jeudi que la Chambre commencera l'examen du rapport de la Commission de la Marine. Si la discussion est aussi longue que les documents distribués sont copieux, il faut s'attendre à ce qu'elle prenne une grande partie de la semaine prochaine.

Après la lecture du travail de M. Michel, rapporteur général, elles paraissent plutôt légères.

Le marché du cuirassé Justice, notamment, a été passé le 21 mai 1902. Il a été l'objet de quatorze actes additionnels de 1903 au 15 janvier 1908.

Les devis primitivement remis au Parlement ont été dépassés de 50 % pour les cuirassés du type Danton, et M. Michel se plaint que « le Parlement ait été trompé en 1903 et qu'il a voté sur des devis faux ».

Comme conclusion à ce chapitre, le rapport fait connaître que la durée de la construction en Angleterre, pour les grands cuirassés, est de deux ans, en Allemagne de 2 ans à 27 mois.

Les CONTRE-TORPILLEURS de 1906 qui devaient être livrés : trois le 3 septembre 1908, un le 29 décembre 1908, un le 3 février 1909 et un le 3 mars 1909, ont des retards considérables.

Pour les SOUS-MARINS, situation à peu près identique. Mais là c'est un autre procédé. Les arsenaux ne peuvent construire que dix sous-marins par an.

Et pourtant on a prévu 10 sous-marins en 1907, 5 en 1908 et 6 en 1909 ! Ces sous-marins ne peuvent exister que sur le papier et, dit le rapporteur, « leur inscription au budget n'a été qu'un trompe-faill ».

En ce qui concerne les commandes données à l'industrie privée, M. Michel s'exprime ainsi : « Les fournisseurs sont aussi responsables que la Marine. Ils acceptent les commandes alors qu'ils n'ont pu livrer en temps

utilité. Ils s'engagent à livrer des appareils dont ils ne peuvent assurer le bon fonctionnement. On dirait que l'une (l'administration) ne se soucie que de lancer des commandes, et les autres (les industriels) d'en recevoir ».

LES SYNDICATS D'INDUSTRIELS Le rapporteur signale l'existence d'un syndicat chargé entre autres choses : « D'obtenir des pouvoirs publics, avec inscription au budget, une plus juste répartition des commandes entre l'industrie et les ateliers d'Etat ». Et, pour corroborer cette entente, le rapport contient le passage suivant de la déposition de M. Korn, président de la commission des machines et du grand outillage : « Quand nous avons fait l'adjudication, nous n'avons eu qu'à enregistrer les propositions des cinq espèces de plaques de blindage. Chacun avait choisi son bateau. Nous n'avons rien eu à y changer : c'était préparé sur le papier ».

TOUJOURS LES « DANTON » Ces pauvres cuirassés ont vraiment la guigne ! Les canons du type de 75 millimètres destinés aux cuirassés du type Danton, seront, de l'avis du lieutenant de vaisseau de la Commission de Gâvre, usés en cent coups, c'est-à-dire avant la fin du combat.

« Nous sommes donc, conclut le président, pour le Danton, en face de deux canons non expérimentés : le 305, pour lequel on attendait des formules, et le 75, dont on attendait tout aussi dans le même ordre d'idées et dont les premiers essais sont défectueux ».

LES TRAVAUX HYDRAULIQUES De 1901 à 1909, c'est-à-dire pendant huit années, par un simple rapprochement fait par la Commission entre l'énumération des travaux à faire et celle des travaux réellement réalisés par la Marine, il a été constaté que parmi les plus importants et les plus urgents, il en est dont l'exécution n'est même pas commencée en 1909 ; d'autres viennent à peine de recevoir un commencement d'exécution, et il en est auxquels on a complètement renoncé.

POUR LES BASSINS DE RADOUB, c'est encore plus fort. Toute une série de cuirassés va être à flot sans qu'on dispose de moyens de réparer une voie d'eau survenant à l'un d'eux.

LE CONTROLE DE LA MARINE C'est une des branches du service qui aurait besoin d'être reorganisée complètement.

D'un autre côté, les propositions d'achat sont faites sans que les besoins des divers services soient étudiés. Ainsi l'achat de 28.000 kilos de minimum de plomb en 1904 et 48.000 en 1905, au moment où l'on substitue le minimum de fer au minimum de plomb !

Des marchandises sont reçues sans avoir été éprouvées dans les ports, ou bien encore on tient les essais pour non avenus. Et il y a comme cela vingt pages de rapport complètes, d'exemples, de faits, que les enquêtes ont révélés. C'est de la pure gageure.

Il y a une question de « godillots » qui illustre les résistances apportées par l'administration.

Un contrôleur constate la présence d'une quantité de chaussures en mauvais état dans les stocks. Elles y étaient depuis vingt ans. Il propose, en 1906, de faire imprimer sur les chaussures le millésime de l'année de fabrication. Il faut deux rappels successifs en 1907 et en 1908 pour qu'il obtienne satisfaction !

Le rapport se termine par la question des fraudes et des malversations qui ont donné déjà lieu à des informations publiées au moment des perquisitions chez M. Dupont au sujet de l'affaire d'Anlieux.

« Il nous paraît inutile de les rappeler. Ce que nous avons tenu à mettre sous les yeux du grand public un aperçu, hélas ! trop court, de ce qu'il faut découvrir l'enquête ordonnée par la Chambre. Quelles sanctions assez sévères ordonnera-t-elle pour remédier à cette déplorable désorganisation ?

Le pape a profité du passage des pèlerins français dans l'église du Vatican lors des fêtes de Rome, en l'honneur de Jeanne d'Arc, pour dénoncer la politique de ralliement et retirer les instructions de Léon XIII. Non pour nier la cause de l'Église de France au sortir de la royauté, — l'acte est souverainement impolitique — mais pour permettre à tous ceux qui luttent sous l'étendard « catholique » d'agir, dégagés des scrupules constitutionnels qu'imposaient les instructions de son prédécesseur.

Car Philibert n'était jamais revenu en permission. C'était trop loin, écrivait-il, pour le peu de temps qu'il aurait à passer au pays. Il vit Marguerite qui le regardait. Il fut bien obligé d'aller à elle, mais au lieu de l'embrasser, il lui serra la main, simplement, comme une vieille connaissance qu'il avait fait en l'habitude de voir tous les jours.

« C'était une délicieuse grande fille. Elle avait deux ans lorsqu'elle était venue d'Italie avec ses parents de pauvres ouvriers qui voulaient tenter la fortune à Gafsa. Elle avait grandi au milieu des bois, des Berbères et des Mozabites. Elle s'était habituée aux maisons blanches à toits plats, aux ruelles étroites, et sous les palmiers des oasis, aux tentes au sommet, desquelles parfois flotte un bouquet de palmiers d'autruche. Puis, nantis de quelques économies, ils étaient venus à Alger. Ils habitaient rue de la Mer-Rouge, dans le quartier de la Casbah. Elle avait seize ans, Elle s'en allait le matin, vendre des fleurs, place du Gouvernement, à l'ombre des palmiers et des bambous. Ce fut là qu'ils se virent. Vite, ils s'aimèrent. Comme une autre Esmeralda, elle s'éprit de lui. S'il n'était pas aussi richement vêtu que le capitaine Phébus, de « Notre Dame de Paris », il avait grand air avec son teint mat, sa moustache noire, ses yeux luisants. Ce fut comme s'ils avaient été, de toute éternité, destinés l'un à l'autre. Elle le mena rue de la Mer-Rouge. On l'y recevait comme l'enfant de la maison, comme le futur gendre. Car il était entendu que, son service terminé, il retournerait chercher en France sa part d'héritage et reviendrait tout de suite à Alger.

« C'était un homme qui se cassait le morceau, ses yeux luisants. Ce fut comme s'ils avaient été, de toute éternité, destinés l'un à l'autre. Elle le mena rue de la Mer-Rouge. On l'y recevait comme l'enfant de la maison, comme le futur gendre. Car il était entendu que, son service terminé, il retournerait chercher en France sa part d'héritage et reviendrait tout de suite à Alger.

La Fiancée

— Savoir, dit la vieille, s'il va arriver aujourd'hui ? — Ma foi, dit le vieux, faut peut-être pas trop compter sur lui. Quand il sera là, on le verra bien. En attendant, on va ven aller manger la soupe.

On entrainait en octobre. Les brumes de l'automne s'amassaient dans le ciel au-dessus de ce village perdu au fond du Morvan. Le jour blémait. Le crépuscule s'annonçait par une bouffée de vent plus froid, par plus de fumées dispersées à ras des champs. Ils remplirent leur dernier panier de pommes de terre, et l'un d'eux, le retour de son fils eût l'air de le laisser indifférent, le vieux, de temps à autre se redressait pour regarder du côté de la route qui venait de l'horizon. Parcimonieux « on ne tues les paysans, il n'en avait pas moins arrosé, dans les deux auvergots du village, les galons que, bien loin, presque de l'autre côté de la terre, on avait cousus sur les manches de son fils. Philibert, à la fin de sa première année de service, avait été nommé caporal, puis un an après, sergent au 1er zouaves. Comme tous les paysans qui ont dépassé la cinquantaine, on ne pouvait les appeler autrement que le « vieux » et « la vieille ». Mais ils différaient un peu des autres, parce qu'ayant plus de terres, ils avaient plus d'économies. On disait d'eux dans le village :

« Oh ! les Gousset, quand leur fils sera revenu du service, ils n'auront plus qu'à se laisser vivre ! » Ils trouvaient que Philibert tardait bien à rentrer.

Tous les jours, la Marguerite Bousard venait dans des médailles de chanson. Les champs, forte, rougeâtre. On la considérait depuis des années comme la fiancée de Philibert. Elle aussi, elle trouvait qu'il tardait bien à rentrer. Et la vieille lui disait : « L'Algérie c'est pas ici ! »

La nuit les chassa de leur champ. Ils rentrèrent. Le grillon les entendit. Il les connaissait, et il ne s'arrêta pas de chanter. La vieille rapprocha les tisons dans la cheminée, mit à réchauffer ce qui restait de soupe, puis alluma la chandelle. Ils se mirent à table.

« Quelqu'un frappa à la porte ; ils ne se dérangèrent point. A sa façon de heurter, ils avaient reconnu la Marguerite. Il suffisait d'appuyer sur le loquet, et l'on entra. — Ma foi, non, ma fille ! dit la vieille. Mais assois-toi donc. Tu vas nous tenir compagnie.

« Le grillon connaissait aussi la Marguerite Bousard. Dans la pierre noire de la cheminée, il continuait ses mélancoliques chansons. Le vieux se versa un verre de piquette pour faire passer le fromage. Ils furent là, trois, quelques minutes, silencieux, parce qu'ils écoutaient autour d'eux, en eux-mêmes, le grand silence de la nuit... On frappa encore à la porte, trois coups secs, durs. — Qui est là ? dit la vieille, tremblant soudain que ce ne fut le facteur avec une dépêche, c'est-à-dire une mauvaise nouvelle. — Eh bien ! c'est moi, parbleu ! dit une voix qu'ils reconnurent tout de suite, bien qu'elle eût changé, la voix de Philibert. — Ils se précipitèrent. La porte ouverte, ils le virent trevêtu de l'uniforme. Sur les manches de la veste, les galons étincelaient. Marguerite était restée un peu en arrière, pas très loin du grillon qui, n'étant installé dans la cheminée que depuis l'année dernière, venait d'interrompre son soliloque d'être timide. — Dire que voilà trente-cinq mois qu'on ne t'a point vu ! soupira la vieille.

« C'était un homme qui se cassait le morceau, ses yeux luisants. Ce fut comme s'ils avaient été, de toute éternité, destinés l'un à l'autre. Elle le mena rue de la Mer-Rouge. On l'y recevait comme l'enfant de la maison, comme le futur gendre. Car il était entendu que, son service terminé, il retournerait chercher en France sa part d'héritage et reviendrait tout de suite à Alger.

« C'était un homme qui se cassait le morceau, ses yeux luisants. Ce fut comme s'ils avaient été, de toute éternité, destinés l'un à l'autre. Elle le mena rue de la Mer-Rouge. On l'y recevait comme l'enfant de la maison, comme le futur gendre. Car il était entendu que, son service terminé, il retournerait chercher en France sa part d'héritage et reviendrait tout de suite à Alger.

« C'était un homme qui se cassait le morceau, ses yeux luisants. Ce fut comme s'ils avaient été, de toute éternité, destinés l'un à l'autre. Elle le mena rue de la Mer-Rouge. On l'y recevait comme l'enfant de la maison, comme le futur gendre. Car il était entendu que, son service terminé, il retournerait chercher en France sa part d'héritage et reviendrait tout de suite à Alger.

« C'était un homme qui se cassait le morceau, ses yeux luisants. Ce fut comme s'ils avaient été, de toute éternité, destinés l'un à l'autre. Elle le mena rue de la Mer-Rouge. On l'y recevait comme l'enfant de la maison, comme le futur gendre. Car il était entendu que, son service terminé, il retournerait chercher en France sa part d'héritage et reviendrait tout de suite à Alger.

ECHOS

DANS L'ARMÉE PRUSSIENNE Les rapports officiels sur la mortalité dans l'armée prussienne du 1er octobre 1907 au 30 septembre 1908 viennent de paraître. En voici un extrait sommaire.

L'effectif était de 75.802 sous-officiers, 431.721 soldats et 10.001 volontaires d'un an, plus 14.361 réservistes rappelés sous les drapeaux, au total 531.735 hommes.

Le nombre total des décès a été de 1.078, ce qui donne une proportion de 2 p. 1.000, comme dans les années précédentes, alors que dans les années 1871 et 1880, la mortalité atteignait encore plus de 6,5 pour 1.000.

La proportion de mortalité varie assez notablement selon les armes. De 2,7 p. 1.000 dans l'artillerie de campagne et les pionniers, et de 2,5 dans le train, elle est seulement de 2,1 p. 1.000 dans l'artillerie à pied, de 1,9 p. 1.000 dans les troupes des voies de communication, de 1,8 pour 1.000 dans l'infanterie, de 1,4 p. 1.000 dans la cavalerie.

Sur le total des décès, 707 ont été dus à la maladie, 161 à des accidents et 210 au suicide. Nous attirons l'attention sur cette considérable proportion des suicides.

GIGANTESQUE INCENDIE à Malo-les-Bains

Le feu, ayant pris à la « Taverne Gauloise », près de la place du Kursaal, a détruit une dizaine d'habitations. - Près de Deux Cent Mille francs de dégâts. - On parle de malveillance.

La plage de Malo-les-Bains, bien connue dans toute notre région, vient d'être le théâtre d'un sinistre épouvantable qui a mis la désolation dans cette avenante station balnéaire.

Un incendie qui a pris en quelques instants des proportions terrifiantes y a dévoré l'avant-dernière nuit dix maisons aux alentours de la place du Kursaal. Six ont été consumées entièrement, des quatre autres il ne reste plus que des ruines fumantes.

LES PREMIERES FLAMMES Il était exactement 11 heures 10 ; les établissements de la plage, le Kursaal, le Casino venaient de fermer lorsque des garçons de café qui sortaient du Café Maurice aperçurent des flammes passant par-dessus le toit du Café Victor.

On s'aperçut bientôt que le feu provenait du café-restaurant-concert portant, pour se désigner, « A la Brasserie Gauloise » et situé avenue Bel-Air.

Deux jeunes gens, MM. Nicolas Muller, garçon au Kursaal, et Edmond Mongory, frappèrent et sonnèrent à la porte de la « Villa Gauloise », qui est habitée par Mme veuve François, ex par la succursale de la Banque d'Alsace de Roubaix. Puis il arriva placé du Kursaal, à l'Hotel du Kursaal, connu sous le nom de maison Rosarey.

La place du Kursaal et le coin des maisons anéanties

Aux cris au feu ! poussés par M. Muller, et au bruit fait par les garçons de café, des voisins accoururent. Pendant que les uns tiraient des coups de fusil en l'air pour demander du secours, d'autres tapaient sur des gongs, voire même sur des tambours de basque, pendant que le fils de M. Dubouché, chef de musique, sonnait au feu sur un piston.

LES SECOURS ARRIVENT Vers deux heures du matin arrivent les pompiers de Malo, avec trois pompes. Ils ont à leur tête le capitaine Lecomte, qui a, avec lui, le lieutenant Bats et le sous-lieutenant Bertot.

Les branches rapidement teur tuyaux sur les bouches d'eau placées en face de l'établissement Victor, sur celle du Casino et sur celle de la rue de Valenciennes.

Le capitaine Lecomte, à plat ventre, les bras dans l'eau jusqu'aux aisselles, tente, mais en vain, de faire fonctionner le volant du grand piston, mais il lui faut renoncer, et pour y arriver, une pompe doit épuiser l'eau qui remplit le trou jusqu'au bord.

Aux pompiers de Malo se joignent ceux de Dunkerque, qui sont commandés par le chef de bataillon Fichaux, qui a avec lui ses officiers et de nombreux hommes. Puis simultanément arrivent les pompiers de Rosendaël, qui ont à leur tête le capitaine Sagary et le lieutenant Defeyer.